

Sylvette LARZUL  
*Antoine Galland écrivain : De l'érudition orientale aux Mille et une nuits*

Louvain, Peeters Publishers  
 2023, 227 p.  
 ISBN : 978-9042950467

**Mots-clés :** Antoine Galland, orientalisme, Mille et une Nuits, érudition

**Keywords :** Antoine Galland, Orientalism, One Thousand Night, Erudition

الكلمات المفتاحية: أنطوان جالان، استشراق، ألف ليلة وليلة، سعة العلم

Disparue en 2023, Sylvette Larzul a consacré une large partie de ses recherches aux *Mille et une nuits* et au rôle joué par Antoine Galland<sup>(1)</sup> dans la diffusion en Europe d'un savoir sur le monde « oriental ». Son dernier ouvrage s'inscrit logiquement au cœur de cette problématique et témoigne à la fois d'un esprit de synthèse et d'une approche novatrice. Dans une édition soignée, l'autrice met en lumière le parcours de l'érudit en répondant à deux questions, à savoir « comment un savant préoccupé avant tout de numismatique et de textes orientaux a-t-il pu produire à la fin de son existence un chef-d'œuvre tel que *Les Mille et une nuits* ? Comment le savant s'est-il métamorphosé en écrivain ? » (p. 34). Dans cette optique, il ne s'agit pas d'une nouvelle biographie, bien que l'auteure retrace « le parcours de Galland depuis sa formation à l'érudition orientale » jusqu'à la publication de son célèbre recueil de fables, à mi-chemin entre la traduction et la rédaction (p. 8). Il s'agit avant tout d'une réflexion sur l'identification des mécanismes de production d'une œuvre alors en train de s'écrire.

L'autrice se démarque des nombreux travaux sur la genèse des *Nuits* en présentant ce recueil non comme une œuvre isolée, mais comme l'aboutissement des traductions d'A. Galland. À ce titre, les autres œuvres dites « littéraires » d'A. Galland sont étudiées et présentées comme autant de jalons qui auraient permis à l'orientaliste de tirer les leçons (p. 79) nécessaires à l'élaboration de son chef d'œuvre. C'est dans cette optique que sont

abordés les ouvrages sur le « traité du café » (chap. III), la morale (chap. IV), les relations de voyages (chap. V) et bien sûr les *Mille et une nuits* (chap. VI). Outre des comparaisons parfois mot à mot entre le texte original et la version du traducteur, ce travail sur la langue est rendu visible par une approche chronologique de la production écrite de Galland. On mesure ainsi combien ce dernier mit à profit ses expériences pour « doser et polir » sa plume (p. 101). Cette lecture laisse cependant entendre que l'œuvre de Galland serait en constante progression et que l'ensemble de son travail tendrait vers la rédaction des *Nuits*. Cette amélioration continue du style n'est pas une finalité, mais bien un moyen, pour A. Galland, d'atteindre son objectif, à savoir faire connaître l'Orient et les Orientaux.

Dans le cadre de son étude, Sylvette Larzul s'est limitée, la tâche est déjà grande, aux « ouvrages composés pour les gens du monde » (p. 9), laissant volontairement de côté les écrits « scientifiques et historiques ». Bien que ces œuvres représentent de loin la plus grande part de la production écrite d'A. Galland, elles ne sont que très rapidement évoquées (p. 25-29). Il aurait été intéressant de voir cette analyse de l'évolution du style de Galland appliquée aux œuvres relatives à l'histoire de l'Orient, dans la mesure où elles représentent un ensemble thématique dont la quantité est considérable. Ce lien entre littérature et érudition est d'autant plus sensible que l'histoire appartenait encore, comme la littérature, aux « Belles-Lettres ». Rappelons si nécessaire qu'A. Galland appartenait à l'Académie royale des Inscriptions et Médailles, qui deviendra l'Académie royale des Inscriptions et Belles-Lettres en 1716. Il est possible que ce choix méthodologique repose sur la volonté de ne prendre en compte que les ouvrages publiés. Faut-il y voir la volonté de n'étudier que des œuvres dont les formes seraient fixées par l'impression ? Cela est possible, même s'il est évident que certaines versions des manuscrits de Galland témoignent d'un état d'achèvement complet. De plus, la prise en compte de ce genre de texte aurait permis de comparer les œuvres érudites aux textes écrits « pour les gens du monde » et d'en étudier les écarts stylistiques.

Il ne faut pas considérer *Antoine Galland écrivain* comme un simple catalogue de textes, mais comme une réflexion sur les obstacles qu'A. Galland rencontra pour faire publier ses travaux et sur les stratégies qu'il mit en place pour les dépasser. En effet, l'autrice souligne la progression d'un écrivain qui « a rodé sa plume à une expression plus élégante » et qui « réalise une formidable montée en puissance dans la maîtrise de l'écriture » (p. 176). À travers l'étude de

(1) 1646-1715. A. Galland partagea sa vie entre l'étude des médailles antiques et celle des textes orientaux. Membre de plusieurs académies et professeur d'arabe au Collège royal, il est l'auteur de nombreuses traductions savantes. Il passera à la postérité par la traduction des *Mille et une nuits*.

cette transformation, c'est le rapport qu'A. Galland entretient avec le monde des lettres au sens large qui est questionné. Dans cette perspective, le chapitre II, portant sur « le goût des lettres modernes », permet de situer Antoine Galland dans les débats culturels de son temps, dont celui de la querelle des Anciens et des Modernes. En prenant ouvertement parti pour ces derniers, A. Galland témoigne d'une certaine conception de l'esthétique, ou du « génie de la langue française » (p. 102). À juste titre, S. Larzul consacre plusieurs développements à cette quête permanente d'un style de plus en plus lisible et agréable. Pour cela, elle compare les traductions faites par A. Galland avec celles d'autres orientalistes (p. 75; 83-84; 101) et met en regard plusieurs textes écrits par l'érudit (p. 162-163). Le lecteur peut ainsi mesurer les transformations induites par l'auteur des *Nuits*.

Parmi les apports de cette riche enquête, l'un des plus originaux porte sur l'interprétation qui est proposée du fameux traité sur le café. Il s'agirait d'une critique « implicite des faux dévots et des hypocrites » (p. 65). Avec prudence, S. Larzul indique que cette « subtile satire des représentants de l'autorité centrale et du clergé » (p. 68) pourrait témoigner de la position d'A. Galland dans la querelle qui opposait les jésuites aux jansénistes. En critiquant le fanatisme, l'érudit aurait ainsi attaqué les premiers et défendu les seconds. Cette hypothèse demande à être consolidée, mais elle ouvre la voie à une interprétation plus profonde du récit, au-delà de la seule diffusion d'informations relatives à la consommation de cette boisson et aux pratiques sociales qui y sont liées.

Ce texte, rédigé assez tôt dans la carrière d'A. Galland (1699), contient de nombreux traits que l'on retrouve dans l'ensemble de son œuvre, notamment celui d'informer sur l'Orient tout en proposant à son lectorat une réflexion sur ses propres pratiques. Cette réflexivité du discours est surtout visible dans les œuvres portant sur la morale, thème qui fut « semble-t-il, une constante chez Galland » (p. 69). Il ne s'agit pas pour Sylvette Larzul de commenter la dimension édicatrice des *Fables de Bidpai* ou des *Maximes des Orientaux*, mais là aussi d'en étudier le

style et de chercher dans quelle mesure A. Galland a réussi à « se dégager vraiment de la traduction érudite » (p. 78-79). L'écriture « pesante, conservant nombre de répétitions » (p. 79) expliquerait la non-publication du premier texte avant les corrections apportées par l'écrivain Thomas Simon Gueulette (1683-1766). À l'inverse, le recueil d'apophthegmes « constituerait pour lui une sorte de passerelle vers une écriture plus adaptée au goût des mondains » (p. 79).

Il est certain que le style qu'A. Galland déploya en tant qu'écrivain évolua fortement et qu'il se perfectionna autant dans la lecture des langues orientales que dans l'écriture d'un français susceptible de plaire aux « mondains ». Cependant, l'évaluation du rôle joué par ces relecteurs, qu'il s'agisse de Gueulette ou d'autres, dans l'évolution du style de Galland reste à définir. Ces améliorations constantes sont-elles le fruit d'une réflexion du traducteur sur son propre travail ou témoignent-elles de conseils plus ou moins appuyés des gens de lettres à qui A. Galland présenta son travail ? Sur ce point, un croisement plus fin des informations contenues dans le journal et la correspondance et une comparaison plus poussée des versions éditées avec les manuscrits aurait permis de compléter une enquête déjà très minutieuse.

Cette étude témoigne sans surprise d'une très grande maîtrise du sujet et d'une réelle maturité dans la réflexion. Elle permet de suivre la progression du travail d'A. Galland dans ses hésitations, ses erreurs, mais surtout ses progrès. Si l'on peut penser qu'une prise en compte un peu plus large du réseau auquel A. Galland appartenait et au sein duquel ses œuvres circulaient aurait permis d'affiner certaines analyses sur la transformation du style de l'auteur, on ne peut que se féliciter d'une telle synthèse sur les œuvres « mondaines » d'A. Galland. Le travail de Sylvette Larzul permet, comme toujours, de mieux situer Antoine Galland et, à travers lui, l'orientalisme dans son temps.

Matthieu Chochoy  
Université de Nice